

FRANCINE RUEL

Mon père  
est un  
pigeon  
voyageur





FRANCINE RUEL

Mon père  
est un  
pigeon  
voyageur

 Libre  
Expression



## LE JOUR OÙ J'AI VU LE JOUR

**A**u début était le désordre... aussi bien commencer par le début.

Pour retourner sur des traces de ma petite enfance, je consulte mon carnet de bébé déniché par hasard dans un carton de photos. De petit format et de couleur crème, dont la couverture cartonnée est tachée de café ou d'un autre liquide dans le coin droit en bas. Ou alors il a subi un dégât d'eau, je ne sais pas. Depuis le temps ! Et les déménagements. Sur la couverture est inscrit en lettres dorées entourées d'étoiles : « Notre cher bébé ».

C'est moi, ça, ce « cher bébé ». Enfant, jamais Franchon ne l'a consulté. Trop occupée à grandir. Mais le besoin de vérifier quelques détails s'impose parfois, une fois adulte. On veut savoir comment notre histoire a débuté. On n'a de cesse de quémander à nos parents des détails sur notre naissance. « Racontez-moi. »

Chaque petite ligne du carnet a dûment été remplie d'informations sur les premiers instants de ce cher bébé. On peut y lire, à l'encre bleue, les renseignements correspondant à ma naissance et

à l'évolution, dans les premiers temps, du poupon que j'étais. Je reconnais facilement la calligraphie toute fine de ma mère, ses pleins et ses déliés délicats.

Entre ces pages, on apprend que je suis née à l'hôpital Bellevue, situé sur le chemin Sainte-Foy, à Québec, le 14 avril de l'année 1948 à trois heures trente du matin. Je pesais cinq livres et quinze onces à la naissance, et je mesurais vingt pouces. Côté poids, ça a beaucoup évolué depuis, côté taille, pas tellement ! Le médecin qui a accouché maman porte le nom de Dr Garant et l'infirmière qui l'a assisté se trouve consignée sous le nom de Mlle Bérubé.

Pour ma part, je suis inscrite sous le prénom de Marie – comme toutes les fillettes du Québec –, suivi de Luce, sûrement en l'honneur de ma marraine Lucette, de Claudette – ça, je n'ai aucune idée d'où ça sort –, et finalement de Francine.

Plus tard, Franchon apprendra de la bouche de sa mère qu'elle porte ce prénom à cause du titre d'un feuilleton radiophonique que celle-ci écoutait religieusement lorsqu'elle la portait dans son ventre. Dès les premières notes musicales de l'émission en question, une femme à la voix très douce et chaude déclarait : « Francine Louvain, bonjour ! » En fait, il s'agissait de Nicole Germain, qui a tenu ce rôle durant douze années, dès sa création en 1947. L'émission passait à onze heures, juste après *Madame est servie*, et était suivie des *Joyeux Troubadours*. À cette époque, ma mère n'avait d'enfant que ma sœur aînée, elle était enceinte de moi, elle pouvait donc prendre le temps d'écouter ces émissions

à la radio. Temps qu'elle n'aurait plus jamais par la suite.

Ma mère adorait ce prénom. Moi, moins. Mais je m'y suis faite. Il y a pire. Lorsque, jeune adulte, j'ai séjourné en France et découvert qu'une farine s'appelait Francine, je ne sais pas pourquoi, ça m'a plu. Peut-être en raison de la blancheur de la poudre de blé qui s'apparentait à mon teint pâle ? Allez savoir ! Et puis, au cours des années, j'ai constaté que les Francine étaient assez sympathiques.

Maman m'appelait Franchon. Il n'y avait qu'elle qui prononçait ce mot doux à mon intention. Personne d'autre ne m'a jamais affublée de surnom, de raccourci de prénom, de sobriquet quelconque. J'ai toujours vécu entre Franchon et Francine, jusqu'à ce qu'une autre personne m'élise sa « douce » et que quelqu'un me dise à son tour « maman ».

Dans mon livre de bébé, en plus des noms des parrain et marraine, de la porteuse à mon baptême – ça se faisait à l'époque –, des oncles et tantes, des grands-parents, des arrière-grands-parents, j'ai trouvé une mèche de cheveux, l'empreinte de mon pied minuscule et une petite dent enveloppée dans un mouchoir en papier. Au fil des pages, d'autres informations suivent : j'ai reconnu ma mère à trois mois, j'ai cherché à prendre des objets à six, etc.

Et le premier mot que j'ai prononcé a été « papa ». C'est écrit en toutes lettres.

Après un an, il n'y a plus rien dans ce cahier. Que des cases et des lignes non remplies. Ma mère devait déjà être enceinte de la suivante, Andrée. Nous sommes toutes espacées de deux ans. Sauf l'aînée et moi, qui avons dix-huit mois

de différence. Elle n'avait donc plus le temps d'y inscrire mes faits d'armes. Et maman avait en réserve cinq prénoms masculins au cas où le prochain enfant aurait été un garçon et aurait pris notre place. Louis, François ou Francis, André, Jean et Claude.

Une grande amie de ma mère m'a avoué un jour que mon père était, semble-t-il, fou de joie à ma naissance. Maman m'a confirmé la chose à son tour. J'étais désirée.

Les pères n'assistaient que de loin à l'accouchement de leur femme. Le mien l'a fait de la taverne, avec ses chums de gars. Il a été tellement excité de ma venue qu'il a bu toute la soirée et toute la nuit alors que ma mère se déchirait les entrailles et que je venais au monde. Il célébrait déjà sans m'avoir vue, sans m'avoir tenue dans ses bras.

J'ai l'habitude de dire que je me suis sentie tellement responsable toute ma vie que, lorsque l'obstétricien a demandé qui couperait le cordon ombilical, j'ai dû tendre ma menotte et déclarer que je le ferais moi-même.

Au petit matin, lorsque mon père s'est présenté dans la chambre où maman se reposait, avec moi à ses côtés dans un petit lit, il a régurgité sa joie fulgurante aux pieds de mon berceau.



## LA PETITE QUI NE VOYAIT RIEN VENIR

Lorsque Franchon se plaça ce jour-là devant le grand miroir du salon, elle scruta longuement et minutieusement son visage. Elle ne remarqua pas les traces noires qui s'étaient incrustées dans la glace, une dégradation due à l'humidité et à l'usure du temps. Elle ne voyait que les petites taches de rousseur qui ornaient son teint clair. Le temps n'avait pas fait de ravages sur elle puisqu'elle n'avait alors que sept ans. La fillette était plantée bien droite sur ses pieds nus et fixait la glace devant elle. Ce qu'elle y découvrit la rassura. D'abord la longue frange qui couvrait son front légèrement bombé et qui s'étirait jusqu'à la naissance de ses cheveux. Le même grand front que son papa.

Ces deux-là avaient beaucoup de points communs. Ce qui n'était pas pour déplaire à Franchon, qui n'aurait pas pu renier ses gènes. Leurs fronts similaires, leurs épaules légèrement voûtées et leurs yeux en tous points semblables.

Des cinq filles, Franchon était le portrait « tout craché » de son père, disait-on dans la famille. L'enfant n'appréciait guère cette expression. Un crachat n'avait rien de bien ragoûtant à ses yeux. Ni pour elle, ni pour son père.

Elle le trouvait beau, son papa. Et il l'était. Très beau même. Long, mince, élégant. Des yeux d'un bleu intense, une fine moustache couronnant sa lèvre supérieure. Elle avait entendu certaines des amies de sa mère déclarer avec envie qu'il ressemblait à s'y méprendre à l'acteur Clark Gable.

Peut-être est-ce pour cela que, lorsqu'elle sera pensionnaire l'année suivante, les religieuses soulèveront systématiquement son toupet pour apposer chaque soir au coucher, dans le grand dortoir, une croix sur son front. Ces bonnes sœurs traçaient de leur doigt ce signe religieux « pour chasser le diable », disaient-elles. Voulaient-elles inconsciemment écarter ce père de l'esprit de la fillette, ce démon qui brisera son enfance ? La vraie raison, c'est que Franchon, petite fille bien vivante, avait coutume de bavarder souvent, d'être agitée et passablement dissipée à leur goût.

L'enfant releva sa frange brune, couleur bien banale pour l'époque. Elle la laissa retomber sur ses sourcils. Certes, on était loin de la jolie blondinette enfant chérie de l'époque, mais ce qu'on pouvait déceler sur ce visage qui avait gardé quelques rondeurs de bébé, en plus d'un aspect très sérieux pour son âge, c'était ces yeux immensément bleus. Deux billes luisantes, où la lumière ne semblait jamais s'éteindre. Quatre filles de la famille avaient hérité de cette couleur claire, aux teintes plus ou moins prononcées, mais du même bleu que celui de leur père. Beaucoup plus tard, l'acteur Yves Jacques décrira le regard de Franchon avec cette image poétique : « Ce bleu de bord de mer en Normandie, après la pluie. »

L'avant-dernière des filles portait fièrement les yeux du même brun prononcé que ceux de Mado. Un regard franc, souvent sans appel. Des yeux sibyllins qui s'enveloppent d'un certain mystère. Des yeux de belle Italienne. Des yeux à la Gina Lollobrigida.

Le regard de Franchon avait en revanche quelque chose d'étrange. Souvent on pouvait y lire comme dans un livre ouvert. Il en va ainsi des yeux très clairs qui n'ont aucun secret.

Mais l'enfant gardait, presque en permanence, les sourcils froncés. Lorsque les deux aînées se trouvaient côte à côte, ce phénomène était bien visible. Dans leur petite enfance, elles passaient pour des jumelles. À une différence près. Autant Loulou reflétait l'image d'une petite fille jolie, rieuse et constamment joyeuse, autant Franchon donnait l'impression d'être constamment concentrée, à la limite du maussade.

Quelqu'un d'un tant soit peu observateur aurait compris que, lorsqu'elle s'approchait de la chose convoitée ou de la personne avec laquelle elle désirait échanger, Franchon ouvrait grand ses yeux et souriait.

De loin, elle ne voyait rien, et personne n'avait remarqué qu'elle était myope à ce point. En raison de sa petite taille, on la plaçait toujours dans les premiers rangs à l'école, ce qui lui permettait de lire à peu près correctement au tableau. À la maison, on la qualifiait plutôt d'excitée qui tombait pour un rien. Même sa mère disait que sa fille était si peu attentive qu'elle « s'enfargeait » dans les craques des trottoirs et s'enlignait mal dans les cadres de

porte. Franchon avait continuellement des plaies aux genoux, des ecchymoses sur les hanches à la suite de ces chocs répétés.

Les habitués qui fréquentaient l'appartement de Mado et Marc trouvaient que cette petite était particulièrement câline, en constatant à quel point elle aimait se coller sur les gens. Alors que c'était, comme dans le conte, « pour mieux voir, mon enfant » !

Franchon scrutait toujours son image. Sa coupe au carré avec sa frange bien droite qui encadrait son visage aux traits délicats, son teint clair parsemé de « pivelures », ses grands yeux bleus pétillants, sa bouche bien dessinée et ses lèvres fines.

Elle s'approcha du miroir et ouvrit la bouche. Durant la nuit, une de ses dents de lait était tombée. Elle l'avait trouvée près de son oreiller. Elle découvrit le petit trou, le vide qui s'était formé dans sa dentition. Elle observa longuement cet espace, qui lui semblait énorme. Elle n'était pas trop inquiète de l'absence de la dent. Elle savait pertinemment qu'un autre carré blanc allait sous peu combler cet espace. Il fallait seulement être un peu patiente. Elle sentait même sous son doigt, qu'elle avait introduit dans sa bouche, la promesse d'une nouvelle dent qui voulait percer sa gencive et se faire une place parmi les autres.

Cependant, ce jour-là, ce que Franchon ne savait pas encore, et ne voyait surtout pas venir, c'est qu'un véritable vide, immense celui-là, allait s'installer dans sa jeune vie. Un gouffre sans fin, un abîme gigantesque, une absence monstrueuse que rien ni personne n'arriverait jamais à combler.

Le départ de son papa.

## PORTRAIT DU PÈRE

Pas un monstre, juste un homme. Beau, élégant, intelligent aux dires de ses amis. Sympathique, faible et un tantinet égoïste. Un homme mou, de cette époque, qui n'avait peut-être pas voix au chapitre mais ne se battait pas pour la prendre, cette voix. De ces hommes qui ne savaient pas trop comment vivre et qui laissaient leur femme tenir les rênes, organiser leur quotidien. Certains y arrivaient, à la dure. Ils faisaient la loi, leur loi, sûrs de leur fait. Tout le monde passait par là. Femme, enfants, qui subissaient en silence. Pour ne pas avoir à endurer pire que ce qu'ils recevaient déjà. Ils vivaient dans l'ombre de ce monstre.

Mon père n'a jamais fait partie de cette armée d'hommes. Il est plutôt resté silencieux, non parce qu'il avait à subir plus fort que lui, mais parce qu'il devait choisir entre éparpiller son amour un peu partout dans la province et le consacrer à la famille auprès de laquelle il s'était engagé une dizaine d'années plus tôt. C'était trop difficile de faire ce choix ? Ça lui coûtait trop d'efforts ? Alors il a préféré s'en aller vers la facilité, quitter les lieux sans demander son reste.

Dans ce récit, Francine Ruel part à la recherche d'un père perdu, afin de détenir quelque chose de tangible pour remplir les espaces vides, colmater les trous. Elle vient raconter une histoire qu'elle ne connaît pas, en fait, ou si peu, l'histoire de cet homme, ce presque inconnu, ce papa mystère. Le sien.

Au fil des pages, elle tiendra la main de la petite Francine, cette Franchon, qui, du haut de ses sept ans, a vu ce père commis-voyageur s'envoler par la porte entrouverte.

Elles ne seront pas trop de deux pour s'emparer des ombres qui leur ont échappé et saisir l'inexplicable abandon dans cette esquisse en clair-obscur.



FRANCINE RUEL se consacre depuis plus de cinquante ans à l'écriture, au jeu et à l'enseignement. Elle a écrit pour la télévision, le théâtre, la chanson et le cinéma et a publié dix-sept ouvrages, dont sa fameuse saga du bonheur, qui a été écoulee à plus de 190 000 exemplaires. Véritable best-seller au Québec, *Anna et l'enfant-veillard* s'est pour sa part vendu à 75 000 exemplaires.



ISBN 978-2-7648-1629-5

